

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON

Année 1878

(NOUVELLE SÉRIE)

TOME VINGT-CINQUIÈME

LYON

H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

68, RUE DE LYON

MÊME MAISON A GENÈVE ET A BALE

PARIS

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, ÉDITEURS

19, RUE HAUTEFEUILLE


—
Octobre 1878.

L'ESTÉREL

PAR

M. PAUL EYMARD

Lu à la Société Linnéenne de Lyon, le 13 mai 1878.



La facilité avec laquelle on voyage aujourd'hui fait que tout le monde est devenu plus ou moins touriste. La Suisse, les Pyrénées, les bords du Rhin et autres lieux sont, toutes les années, envahis par une multitude de voyageurs dont l'unique but est de voir et d'admirer les sites pittoresques dont la renommée a proclamé les merveilles. Souvent, cependant, on va bien loin chercher des beautés naturelles dont on a l'équivalent tout près de soi.

Ces réflexions m'étaient suggérées à l'occasion d'une excursion que je fis dans les montagnes de l'Estérel lors de mon séjour à Cannes pendant cet hiver. Grand amateur de courses et de promenades, je parcourais tous les jours les environs de cette côte fortunée de la Méditerranée, où l'hiver est remplacé par un éternel printemps. Guidé dans mes excursions, soit par les habitants du pays, soit par les quelques auteurs qui donnent des renseignements sur les lieux les plus remarquables⁽¹⁾, j'arrivais à visiter

(1) De ce nombre est le livre de M. Victor Petit intitulé : *Vingt-cinq Promenades dans les environs de Cannes*.

à peu près tous les sites un peu importants du pays ; mais que de vues splendides, que d'excursions ravissantes et que de sites curieux restent encore inconnus, soit aux nombreux étrangers, souvent valétudinaires, qui ne peuvent faire de longues courses qu'en voiture, soit aux habitants du pays, insoucians des beautés qu'ils n'apprécient pas, blasés qu'ils sont par l'habitude d'être en face d'une nature si riche et si pittoresque, mais toujours la même !

Un de mes amis, qui habite Cannes depuis plusieurs années et qui a parcouru ses environs dans tous les sens, publia dans un journal, il y a quelques années, la relation d'une excursion qu'il avait faite au cœur de l'Estérel. La description pittoresque qu'il faisait de ces vallées sauvages m'avait donné grande envie de m'assurer par moi-même si ces merveilles n'étaient pas surfaites et si la réalité répondait à ses récits. Je le priai donc de vouloir bien me faire visiter cette vallée *infernale* dont il se disait le révélateur ; il y consentit de bonne grâce et nous primes jour pour accomplir cette excursion. Munis de provisions indispensables pour un repas agreste, nous partîmes de Cannes, le 3 janvier, par le convoi du chemin de fer de 7 h. 19 du matin, et arrivâmes à Trayas (première station) à 7 h. 42. A quelques centaines de mètres de cette station, nous nous engageâmes dans la montagne de l'Estérel ; mais, après une course de près de deux heures, des plus fatigantes, à travers les rochers, les ronces et des maquis presque impénétrables, nous fûmes obligés de renoncer à notre excursion, par suite d'indisposition et de douleurs dont mon compagnon et moi fûmes saisis, conséquence certaine de l'humidité dont les fourrés étaient imprégnés ; nous dûmes donc rentrer à Cannes et remettre à plus tard notre projet d'excursion, lorsque la saison plus avancée nous le permettrait sans imprudence. Aussi ne conseillerai-je jamais d'entreprendre une course de cette nature avant que les jours, plus longs, n'offrent un sol moins mouillé et une rosée en partie dissipée par les rayons du soleil.

Effectivement, au 14 mars de cette année 1877, après avoir recruté un troisième compagnon, peintre distingué de nos amis, nous nous mîmes en route dans les mêmes conditions d'approvisionnement qu'au mois de janvier ; mais nous suivîmes une voie plus facile et par un soleil plus chaud qui nous favorisa de sa bienfaisante influence, sans cependant nous accabler de sa chaleur.

Ce n'est pas sans fatigue que l'on arrive au fond de ces abîmes ; il faut avoir bon pied et bon œil, et surtout de bons souliers ferrés bien solides.

A une centaine de mètres plus loin que la première fois, nous entrions dans un sentier à peu près praticable. Cette gorge, couverte d'arbres verts et de grandes bruyères hautes de 2 à 3 mètres, en pleines fleurs dans ce moment, est une des plus ravissantes choses que l'on puisse voir. Beaucoup d'autres fleurs viennent mêler leurs vives couleurs aux panaches blancs dont sont surchargés ces groupes d'élégantes bruyères, que nous serions heureux de voir fleurir dans nos serres ; mais cet arbrisseau, si abondant dans ces gorges arides, se refuse à la culture ; il est comme tous les êtres sauvages, qui meurent de langueur du moment où ils ne sont plus en liberté et qui préfèrent au sybaritisme de la civilisation des jardins toutes les intempéries auxquelles ils sont exposés dans leurs agrestes résidences.

Nous cheminons toujours en grim pant pendant deux heures environ ; les sentiers à peine tracés et souvent coupés par des éboulis ne laissent pas que de rendre la marche très-pénible. Dans ces passages, les pieds s'accommodent assez mal de ces énormes *pralines* dont les angles entament les chaussures les plus solides.

Enfin, nous arrivons à un col, d'où nous jouissons d'une merveilleuse vue. D'un côté, des groupes de montagnes enchevêtrées les unes dans les autres, et, par une échappée, Fréjus, qui se présente avec ses antiques débris, entouré de fertiles jardins et de quelques villas éparses ; en se retournant du côté d'où nous venons, une vallée profonde, verte et plantureuse, qui, après plusieurs contours, se termine par la mer sans fin qui se confond avec le ciel.

Arrivés à ce point culminant, nous commençons à redescendre lorsqu'un vacarme inattendu arrêta notre marche et nous procura un certain saisissement : c'était une bande de sangliers (fort occupés à se régaler de bulbes d'asphodèles très-abondantes dans ces parages) qui, effrayés par notre présence inattendue, nous avaient aussi singulièrement épouvantés nous-mêmes par leur fuite précipitée, se jetant à corps perdu dans cet abîme végétal dont ils font craquer les branches et rouler les pierres jusqu'au fond. Après quelques minutes de ce tapage, nous ne les entendîmes plus ; tout rentra dans le silence, et notre attention fut absorbée par

les sauts et gambades d'un animal moins féroce : c'était un écureuil, moins bruyant que ses concitoyens, qui croquait des pommes de pin et des noisettes sur une roche surplombant le torrent écumeux du fond.

Nous continuâmes notre chemin, toujours de plus en plus raboteux : à notre droite, l'abîme où s'étaient précipités les sangliers, et au fond duquel gambadait l'écureuil, avec le torrent se brisant sur des roches de porphyre entassées par le chaos ; à notre gauche, une forêt qu'une pente rapide rendait inabordable, et qui semblait se perdre dans les nues ; des blocs énormes de rochers formaient des obstacles que contournait le sentier à peu près tracé que nous suivions. Arrivés à un certain endroit, une roche formant lunette barre le chemin. Nous grimpons alors dans le bois sur les indications de notre ami, et nous nous trouvons devant une grotte assez profonde, défendue pour ainsi dire par un mur à hauteur d'appui ; une seule ouverture permet de pénétrer dans ce réduit. Un lit fait de branches de pin et de la paille formant matelas, telle était la résidence du fameux brigand *Gaspard de Bres*, qui désola l'Estérel pendant plus de dix ans, par les exploits de rapine qu'il opérait sur les routes qui avoisinent ce groupe de montagnes, réputé alors comme le plus dangereux passage de la Provence. Aujourd'hui, ces solitudes ne sont parcourues que par les agents forestiers chargés d'y tracer des sentiers dans toutes les directions, de manière à ce que la traversée de ces contrées devienne possible.

Nous descendons retrouver le sentier que nous suivions avant cette visite ; la vallée où nous cheminons se resserre de plus en plus ; d'énormes obélisques de porphyre surgissent du fond du ravin, chargées de végétations et de plantes grimpantes ; elles font opposition à celles qui surgissent nues des flancs de la montagne de l'autre côté et s'élancent dans l'espace comme des géants de granit qui veulent tenter d'escalader le ciel. Infimes créatures que nous paraissions au milieu de ces gigantesques bouleversements !

A mesure que nous avançons, nous nous trouvons au milieu de cirques successifs formés par les montagnes et les amas de porphyre rouge qui nous entourent. Tous offrent d'étranges formes : nous y reconnaissons le lion de saint Marc, dont la patte levée se repose sur l'Évangile ; une pointe de rocher forme même la langue. A côté figure un vieux grognard de

l'empire avec son bonnet à poil, orné d'un plumet qui n'est autre qu'un sapin. Un taureau furieux, un crocodile, avec ses dents et une langue d'ardoise, un immense monstre dont une caverne forme la gueule et cent autres masses de granit et de porphyre qui changent de forme à mesure que nous nous avançons dans l'abîme.

A tous les tournants de sentiers, nouveaux cirques, nouvelles visions de fantômes de pierre. Je ne trouve qu'une expression un peu triviale qui puisse rendre ma pensée pour donner une idée de ce chaos : c'est une multitude d'aiguilles de porphyre qui ont *giclé*¹ du sein de la terre en ébullition et ont produit cette immense *salade*. Au milieu de ce dédale, une aiguille de plus de 50 mètres de haut, tout à fait verticale, surgit comme un obélisque et ne semble inaccessible à aucun végétal. Cependant elle est surmontée par un immense pin se dressant comme un mât de perroquet.

L'orientation de ces rochers est venue encore ajouter à l'effet pittoresque de leur couleur. Naturellement rouges de feu comme le porphyre dont ils sont composés, ils ont pris des teintes qui varient selon leur position. Ceux qui regardent le midi ont conservé cette couleur ignée native qui a quelque chose de féroce. Ceux orientés au nord et même à l'ouest sont verts et couverts de mousse ; d'autres léopardés de taches noires sur un fond jaune tranchant avec leurs voisins éblouissants de blanc, comme s'ils avaient été badigeonnés à la chaux par des peintres géants ; d'autres, enfin, étendus au fond du torrent, sont chamarrés de toutes les couleurs possibles, depuis le blanc jusqu'au noir et depuis le rouge sombre du fer chaud jusqu'au vert tendre des lichens.

Au fond de cette vallée, nous nous voyons entourés d'écroulements gigantesques qui semblent nous menacer de leur chute, suspendue dirait-on momentanément pour nous laisser le temps de traverser ces solitudes en les admirant ; des arbres se tordent sous l'étreinte de ces blocs granitiques qui les écrasent et semblent vouloir les soulever sur leurs branches impuissantes. C'est l'image d'un effondrement général où une végétation luxuriante le dispute aux rochers amoncelés dans les profondeurs de l'abîme ; de tous côtés, c'est le spectacle d'un chaos indescriptible. Il semble qu'après nous tout doive s'écrouler et que la fuite soit le seul salut.

¹ Vieux mot français, banni bien à tort de notre langue, car il n'a pas son équivalent.

Mais je vois que la plume est impuissante à donner une idée juste de ces infernales beautés, et que, quelle que soit l'encre dont on se serve, il est impossible de rendre l'impression ressentie en face de ces sublimes et admirables horreurs dont nos yeux restent éblouis.

Malgré nous, à tous les pas, nos exclamations mutuelles se succèdent et notre admiration toujours croissante n'a plus d'expressions possibles. Enfin, arrivés au plus profond de ces solitudes, nous nous établissons sur un mobilier de rocher qui nous constitue une salle à manger plus grandiose et plus pittoresque qu'aucune. Pour notre appétit, stimulé par toutes ces beautés, et aussi, il faut bien le dire, par trois heures et demie de pénible marche dans des sentiers qui sont loin d'être des routes royales, le *panis* pour le moment avait pour nous plus d'attrait que le *pinus* dont nos yeux commençaient à être rassasiés.

Aussi quels coups de dents ! Nos provisions, arrosées de l'eau glacée du torrent, furent dévorées et absorbées en un clin d'œil. Une fois lestés, notre admiration grandissait plus à son aise, et nos forces, retrempées par notre excellent déjeuner, nous étaient tout à fait revenues. Bien des surprises nous étaient encore réservées, et une course horriblement longue devait couronner la fin de notre excursion.

Nous levons le camp et laissons sur place les débris de notre festin. Qui en profitera ? Je ne vois que messieurs les sangliers auxquels tout est bon et peut-être aussi notre ami l'écureuil, qui fera parfaitement son affaire des fruits que nous lui avons laissés pour dessert. A quelque distance de notre salle à manger, nous nous trouvons en face d'une fondrière au fond de laquelle se met en fureur le torrent, tourmenté qu'il est par les blocs de porphyre détachés des hauteurs qui nous environnent. Tout sentier devient impossible, et les gardes forestiers n'ont rien trouvé de mieux à faire, pour sortir de cette impasse, que de jeter un pin en travers de l'abîme ; si au moins ils y avaient mis une main courante ! Sans être acrobate on eût pu y passer ; mais, sans balancier, se risquer sur cet arbre n'était pas chose prudente ; néanmoins, nous nous risquons, et, une fois arrivés de l'autre côté, nous allons nous applaudir d'avoir franchi le plus difficile obstacle que nous eussions rencontré ; mais, hélas, notre première escalade ne devait être qu'un exercice préparatoire ; car quatre autres passages successifs se présentaient devant nous, et le dernier, que nous

apercevions très loin, était le sublime du genre. Notre ami, qui connaissait ces passages, nous réservait une véritable surprise pour le cinquième et dernier tour de force sur lequel nous allions être appelés à faire nos preuves d'adresse et d'aplomb. Nous en passons trois qui se trouvaient dans les conditions d'équilibre du premier ; mais, arrivés en face de ce terrible cinquième, nous nous demandons si jamais chair humaine s'est risquée à être embrochée sur ce perchoir de perroquet. Enfin, il n'y avait pas à reculer : le perchoir à escalader ou revenir sur nos pas et repasser nos quatre ponts suspendus sur l'abîme. Le danger est, dit-on, la gourmandise des âmes fortes, mais, franchement, nos âmes n'en étaient guère tentées, et nous eussions préféré des rafraîchissements ou un bon tapis moelleux à cet affreux sapin arrondi et hérissé de branches mal coupées sur lesquelles on avait grande chance de tomber, mais, il est vrai, aussi de s'accrocher pour ne pas aller rouler au fond du précipice. Enfin, prenant, comme on dit, notre courage à deux mains, nous escaladons le perchoir sans encombre et rentrons dans un sentier tracé, mais non exempt de ces *pralines* ennemies de nos chaussures. Aussi fallait-il souvent nous arrêter ; mais alors nous nous reprenions à admirer ces roches mêlées d'arbres tordus comme des désespérés qui avaient l'air de lutter contre ces blocs de porphyre qui les écrasaient malgré eux. Quelles beautés sauvages et grandioses ! Non, je ne crois pas qu'au monde il existe un spécimen de chaos plus saisissant et plus admirable. J'ai déjà vu beaucoup de ces vallées pittoresques, depuis les vallées des Alpes jusqu'à celles moins grandioses des Pyrénées, depuis celles de la Chiffa en Afrique jusqu'à celles d'Écosse et de la chaussée des Géants en Irlande ; mais, à part cette dernière, qui est une beauté d'un ordre particulier, rien ne m'a paru aussi étrange et aussi grandiosement pittoresque. Et dire que ce coin miraculeux de notre pays n'est connu que de quelques agents forestiers ! qui ne voient dans les convulsions de la nature qu'une chose : la difficulté des sentiers à établir, sans s'apercevoir qu'ils exploitent d'admirables horreurs qui feraient accourir tous les touristes du monde si elles étaient connues. Car, même à Cannes, les habitants, si habiles à exploiter les étrangers, ne se doutent pas des merveilles ignorées qui existent à quelques lieues de leur ville. Il n'est du reste pas probable qu'avec l'envie de voir du nouveau qui dévore le monde, les touristes ne finissent pas par découvrir et

plus tard préconiser l'intérêt d'une semblable excursion. Certainement il se passera encore probablement de longues années avant qu'un restaurateur aventureux aille y faire tourner ses broches pour apaiser la faim féroce de ses visiteurs ; mais qui sait ? Trois hôtels confortables se disputent bien les voyageurs sur les crêtes du Righi, jadis désertés et habités seulement par des chamois.

Mais, enfin, il fallait revenir à Agay, où le chemin de fer s'arrêtait à 2 heures. Or, il était midi lorsque nous nous remîmes en route ; nous traversâmes un pays fort intéressant à plusieurs points de vue. Comme botanique, nous eûmes la chance d'y rencontrer des espèces assez rares, qui ne se trouvent guère que dans les montagnes de la Corse. Les géologues trouveraient, dans ce parcours, de quoi faire une ample moisson de roches et même de minerai ; nous y reconnûmes des couches très-tranchées de grès houiller ; depuis, j'ai appris qu'effectivement quelques recherches avaient été faites, et je ne doute pas qu'elles ne finissent par aboutir. Plus près de Fréjus, on exploite des carrières de porphyre bleu qui jusqu'à ce jour ont fourni et fournissent encore les cubes des pavés de Cannes ; mais elles ont été jadis exploitées pour de plus hautes destinées ; car il existe encore des colonnes ébauchées par les Romains dans la masse du rocher, qui n'en sont pas détachées, et que l'on a eu le bon esprit de respecter comme un antique souvenir du grand peuple.

Aujourd'hui l'intelligent architecte de l'église de Fourvière a pensé mettre à contribution ces superbes matériaux, et les six colonnes de porphyre gris bleu qui décorent l'abside de cet édifice ont été fournies par les carrières de l'Estérel.

Nous n'avions que 2 heures pour atteindre Agay, à la même distance de notre salle à manger que Trayas. Il fallait donc, en 2 heures, parcourir la même longueur de chemin que nous avions mis 3 heures et demie à faire le matin. A la vérité, au lieu de monter, nous allions constamment descendre en suivant le lit du torrent qui se jette à la mer, à côté la station d'Agay. Nous arrivons juste pour prendre le train de 2 h. 50. Plus tard, nous étions obligés d'attendre jusqu'à 7 heures du soir dans une station où il n'y a absolument que l'habitation du chef de gare, sans aboutissants, si ce n'est quelques sentiers s'enfonçant dans la montagne.

Le chemin que nous parcourûmes dans cette partie de notre excursion

est très-accidenté et très-pittoresque, mais se rapprochant de tout ce que l'on voit dans les pays de montagnes et bien loin des sites étranges que recèle le cœur de l'Estérel.

Le lendemain, après une excellente nuit pleine de rêves de ravins, de rochers, de perchoirs de perroquet et d'aiguilles de porphyre, nous nous demandions, le peintre et moi, si ce n'était pas un mirage de notre imagination et si nous avions réellement bien vu et parcouru ces admirables horreurs, nous promettant bien de faire plus tard d'autres découvertes dans ces déserts inexplorés qui doivent encore recéler bien des mystérieuses et sauvages vallées.

Je ne saurais donc trop recommander aux savants de visiter l'Estérel qui, en dehors de l'intérêt de ses sites si pittoresques, offre aussi, au point de vue géologique, un aliment des plus précieux à la science.

Les roches de granit stratifiées ou non, les gneiss et quelques gisements d'ardoise constituent les bases principales de ces montagnes, dont la plus grande altitude ne dépasse pas 5 à 600 mètres ; les porphyres rouges, bleus et gris quartzifères y abondent. Des carrières de porphyre bleus exploitées par les Romains, les exploitants de l'époque, en attestent l'importance. Les serpentines, les basaltes annoncent un pays de soulèvement pendant la période ignée du globe.

Riche également en minéraux, l'on y rencontre du sulfate de baryte, du cuivre carbonaté, du fer oolithique, et sans doute bien d'autres minerais.

Quant à la végétation, elle y est presque partout luxuriante ; malgré les incendies fréquents et même récents qui ont détruit plusieurs fois les forêts, la nature y reprend toujours ses droits, et cette belle végétation, un moment anéantie, renaît de ses cendres plus vigoureuse qu'avant ; car, au fond des plus épais maquis, on retrouve d'énormes troncs d'arbres carbonisés. Les essences principales dont se composent les forêts sont : le pin maritime avec ses troncs élevés et son beau feuillage composé de longues aiguilles, quelques pins parasols ; le pin d'Alep y est plus rare, ainsi que le sapin et quelques hêtres ; mais le chêne-liège l'y euse, le chêne vert et quelques caroubiers y poussent vigoureusement. Les térébinthes, les azeroliers, les genêts épineux et autres, les cystes et les grandes bruyères y forment des fourrés souvent impénétrables.

La flore y est abondante et variée et offre au botaniste une ample moisson.

Nous pensons être agréable aux botanistes en leur donnant la liste des principales plantes que l'on rencontre dans les montagnes de l'Estérel, et que nous devons à l'obligeance de M. le docteur Saint-Lager, qui y a fait plus d'une excursion botanique.

Les essences qui dominent dans les bois sont : *Quercus suber*, *Pinus pinea* et *Pinus pinaster*.

Dans les clairières et les coteaux incultes croissent en groupes serrés les *Pistacia lentiscus*, *Arbustus unedo*, *Calycotome spinosa*, *Daphne cni-dium*, à leurs pieds la cohorte des *Cistus Monspeliensis*, *Cistus albidus*, *Cistus salvifolius*, *Erica arborea* et les *Lavandula stæchas* qui forment le fond de la végétation des parties arides de la montagne.

Le long du littoral on remarque *Adonis autumnalis*, *Ranunculus parvi-florus*, *Ranunculus chærophyllos*, *Glaucium luteum*, *Barbarea præcox*, *Ornithopus ebracteatus*, *Lupinus hirsutus*, *Seseli tortuosum*, *Cephalaria leucantha*, *Viburnum tinus*, *Bastia latifolia*, *Orobanche concolor*, *Aristolochia pistolochia*, *Mercurialis ambigua*, *Smilax aspera*.

Dans les endroits humides l'on trouve l'*Androsænum officinale*, *Lythrum Græfferi*, *Lithrum thymifolium*, *Anagallis tenella*, *Carex extensa*, *Asphodelus microcarpus*.

Dans les parties où le sol se désagrège en un sable fin apparaissent diverses espèces psammophales telles que : *Menchia octandra*, *Paronychia cymosa*, *Asterolinum stellatum* et quelques gracieuses graminées telles que : *Aiza tenorii*, *Aiza provincialis*, *Aiza cupaniana*, *Cynosurus polybracteatus*, *Lepturus incurvatus* et *Lepturus cylindricus*.

Dans les golfes d'Agay et de la Napoule les sables et graviers maritimes se recouvrent de *Silene Gallica*, *Silene Nicensis*, *Spergularia media*, *Mathiola sinuata*, *Convolvulus soldanella*, *Bupleurum tenuissimum*, *Crucianella maritima*, *Cruciana bellisannua*, *Stachys maritima*, *Imperata cylindrica*, *Aster tripolium*, *Jonchus maritimus*.

Les rochers du littoral forment la magnifique végétation des *Senecio cineraria*, récemment introduite comme plante décorative dans nos squares, *Lavatera albia*, *Lavatera trimestris*.

En s'enfonçant dans l'épaisseur des bois de pins et à travers les bruyères gigantesques qui forment des maquis difficiles à pénétrer, le botaniste est récompensé de ses peines par la découverte de quelques espèces intéres-

santes telles que : *Euphorbia spinosa*, *Euphorbia biumbellata*, *Cystus triflorus*, *Cystus ladaniferus*, *Crocus versicolor*, *Polygala Nicæensis*, *Hypericum australe*, *Malva Tournefortiana* et surtout les rarissimes *Echium Creticum* et *Alium Siculum*.

Au printemps on a le plaisir de cueillir dans ces mêmes stations quelques belles orchidées et en particulier l'*Orchis densiflora*, *Orchis provincialis*, *Serapias cordigera*, *Serapias neglecta* et *Cephalanthera pallens*, et beaucoup d'autres intéressantes espèces qu'il serait trop long de nommer et pour lesquelles il est convenable de laisser la surprise au botaniste herborisateur assez heureux pour les découvrir.

Telles sont en résumé les richesses que renferme l'Estérel, trop heureux si ce que venons d'en décrire et d'y indiquer détermine quelques explorateurs, qui sans doute y découvriront encore des merveilles inconnues.
